

Si votre numéro est éloigné encore assez pour que vous ayez une heure à attendre, allez, je vous y engage, faire une promenade dans le ministère. C'est une promenade longue, curieuse, une promenade en labyrinthe, et il est plus facile, je vous le proteste, de s'y perdre que dans celui du Jardin des Plantes.

Quatre grands escaliers, une vingtaine de petits vous conduisent à cinq corridors aussi longs que la façade, artères de ce grand corps financier; des corridors latéraux, ce sont les veines, y aboutissent et vont joindre cinq autres corridors parallèles aux premiers. C'est le corridor du nord, c'est le corridor de l'ouest; ici du midi, ici de l'est: on se croirait dans un roman de madame Radcliffe. De chaque côté est une ligne de bureaux numérotés comme les rues, pair à droite, impair à gauche.

Et ces corridors sont aussi animés que les rues. C'est le commis d'ordre qui court un papier à la main; le chef de bureau qui marche à grands pas, sous le bras son portefeuille, et dont les souliers crient d'une façon fort distinguée. Voici le marchand de *bouillon à domicile*, qui fait élection de domicile dans le couloir; voilà les gardiens de bureau (on ne dit plus garçon de bureau depuis qu'on ne dit plus boutique ou apothicaire). Cet homme qui se promène à pas

lents, c'est un employé qui fait son second déjeuner. On se heurte, on se coudoie. — « Bonjour, comment va? » et l'on passe sans attendre la réponse. C'est ainsi qu'on se prend, qu'on se quitte dans les bureaux.

— Monsieur, le bureau de M. un tel? — Je ne le connais pas. — Pourtant, monsieur, il est dans le ministère. Et voici l'étranger qui court de bureau en bureau à la recherche de son ami, et on le renvoie de numéro en numéro. — Madame, que cherchez-vous? — M. un tel: vous devez le connaître. — Non, madame. — Impossible! — Et la dame continue, en murmurant, des investigations. — Écoutez donc: le ministère est plus grand qu'une ville de province.

Les vestibules du premier étage sont magnifiques, ils conduisent aux bureaux du directeur et aux appartements du ministre: là on adjuge les emprunts, et l'on donne les places. Le second est déjà moins beau; le troisième moins encore; plus on monte, plus l'on descend: mais c'est au quatrième que sont les timbres visibles. Si vous passez d'un soleil éclatant et chaud sous ces voûtes fraîches, vous y marchez long-temps à tâtons comme sous la voûte du canal Saint-Maur. Ce long corridor est éclairé au fond par une seule fenêtre devant laquelle les employés qui passent et repassent se dessinent noirs comme

des fantômes : cependant il faut reconnaître qu'à chaque porte est un carreau de verre dépoli qui laisse arriver, à travers les cartons, un peu du jour de la rue dans cette espèce de galerie souterraine au quatrième étage. J'y ai vu, vers la fin d'un jour sombre d'hiver, tout au fond de la partie la plus obscure, des hommes qui soufflaient un large réchaud de charbon, et la flamme, à chaque coup de vent, leur jetait sur la face un reflet sanglant. Un poète en aurait fait une scène infernale, une conjuration magique : un employé habitué à cela n'y a vu que des plombiers qui réparaient les tuyaux du gaz.

En continuant votre marche dans un étroit corridor du quatrième étage, vous arriverez à une large porte vitrée qui laisse voir l'immense mouvement de l'horloge de la grande cour : elle est au premier ; ainsi vous voyez que, comme pour toutes les choses d'ici-bas, la loi lui vient d'en haut. C'est à ce cadran que les employés voient si, par hasard, ils ne sont pas arrivés avant neuf heures, s'il n'est pas plus de quatre heures quand ils s'en vont.

Peut-être avez-vous remarqué le long des murs de nombreux tuyaux ? ils descendent du cinquième étage, et aboutissent à trois vastes bassins de plomb toujours remplis d'eau. Figurez-vous bien un incendie qui viendrait à éclater

ter le jour, la nuit ce serait plus pittoresque ; vous frémiriez en voyant les arrêtés, les ordonnances, les décisions, les bordereaux, les cartons, voltigeant en étincelles ou en dentelle noire, les caisses flambant comme des bûches de Noël, et les espèces d'or et d'argent coulant comme une lave ! Eh bien, les réservoirs s'ouvrent, les cataractes sont déchaînées, et un déluge fond sur cet embrasement ; et il y a bien plus d'un paresseux surnuméraire qui se dit voyant cela : Je n'irai pas demain au bureau.

O fortunatos! Heureux les employés, s'ils connaissent tous leurs biens ! et ils se plaignent ! Consultez sur leur compte les rentiers entassés dans le couloir d'attente, et vous verrez si ce n'est pas le plus bel état de tout Paris que l'état d'employé. Ma foi ! je suis de leur sentiment : l'employé a cette médiocrité d'or si précieuse ! il l'a au positif comme au figuré : partant, point de crainte des larrons. L'employé entre à vingt ans dans son ornière, et l'y voici lancé pour toute sa vie, il aime à le croire. Voyez-le donc roulant toujours sur la même ligne, comme les roues d'un char sur les rainures d'un chemin de fer ; mais il ne voyage pas si vite. Sentez-vous bien l'inapplicable avantage de ne pouvoir s'écarter de sa voie étroite ? l'employé en jouit pleinement. Eh ! mon Dieu ! capitalistes, banquiers,

négociants, propriétaires, deux pas de côté peuvent vous faire tomber dans l'abîme : ces deux pas, l'employé ne peut pas les faire ; donc il est heureux. L'employé est un homme à heures fixes, à idée fixe, à repas fixes ; donc il a bon estomac, source de la santé. L'employé est, de par sa profession, un homme calme, régulier, sans passions ; il ne faut pas qu'il soit amoureux, il ne travaillerait pas ou ferait une fausse addition, heureux s'il ne mettait pas le nom bien-aimé dans un rapport au ministre ; il lui convient encore moins d'être ambitieux, car son ambition serait aussi triste qu'un amour malheureux ; qu'il ne soit pas jaloux surtout, car il passe sept heures loin de sa femme. Mais on est homme avant tout ! Non, monsieur, quand on est employé, on est employé. J'en ai connu un, nouveau marié, qui avait dans la journée des appréhensions conjugales, et, pour les aller apaiser, quittait le bureau ; le chef passait et le notait comme mauvais employé. C'est, je le répète, l'état le plus heureux du royaume. La plus complète tranquillité d'esprit sur toutes les choses de cette vie, pas même le sentiment de l'amitié qui, n'étant point une passion, n'est pas défendu à l'employé. *On se prend sans se connaître, on vit ensemble sans s'aimer, on se quitte sans se regretter.* Je sais un employé qui a vécu trente ans dans les

bureaux, sept heures par jour, un tiers de la vie, avec d'autres hommes, des centaines peut-être : il n'a retiré de tout cela qu'un seul ami.

Quel calme d'âme a l'employé ! Il y a des millions d'êtres humains qui, dès leur entrée dans la vie, regardent par où ils iront, comment, jusqu'où ; l'horizon illimité les éblouit, leur tête s'y perd : l'employé n'a point de ces moments de vertige ; il sait qu'à soixante ans il aura la moitié de son traitement pour vivre, pour vivre à moitié : c'est là toute sa perspective. Rien ne peut l'étourdir pendant sa marche entre des cartons et des registres ; il n'a pas de ces immenses points de vue qui peuvent égarer ; s'il lui en survenait, qu'il se couvre les yeux : desirs, affections, espoir, pensée, tout, dans un excellent employé, est borné comme son revenu.

Je vous le dis, la vie de bureau serait une ineffable béatitude, le *sourire éternel* du paradis de Dante, sans le retour annuel de la session. L'employé redoute le député, comme les animaux redoutent l'anatomiste qui fait ses expérimentations sur la nature vivante. C'est que le député prend corps à corps l'employé : il a pour arme une lime et une varlope, puis il l'étend sur le bureau d'une commission, et là, sans écouter ses cris de détresse, le rogne et le rabote à merci

et à miséricorde. Si du moins chaque coup de rabot n'emportait que les rugosités et les superfétations ; mais non , il enlève la peau , la chair , les nerfs , les muscles au pauvre employé : ses petits projets d'économie , l'éducation de son fils , la mince dot de sa fille , tout cela s'en va sous quelques tours de l'inflexible varlope ; et c'est ainsi que , depuis quinze ans , le député traite l'employé. Aussi , je dois en prévenir le public , si bientôt il rencontre dans les rues un être , espèce de fantôme , un être grêle , décharné , amenuisé , tenu , diaphane , transparent , disloqué comme une créature fantastique de Bürger , d'Hoffmann ou de Boulanger , qu'il n'ait pas peur... C'est un employé. — C'est l'état le plus heureux , je le répète , que l'on puisse envier !

Redescendez : votre numéro est-il arrivé ? Non. Faites alors un tour dans les cours voisines. Dans la cour du sud-ouest est la vaste salle de la loterie.

Il y a tout auprès de cette salle un bureau qui fait aussi battre bien des cœurs : c'est le bureau *des oppositions*.

L'écrivain dont je vous parlais comme étant bien capable de coopérer au présent livre , m'a raconté qu'une pauvre veuve qui avait à rentrer dans le cautionnement de son mari , se présenta

un jour à la caisse pour le recevoir. C'était au fort de janvier. Elle n'avait pas de bois , des vêtements à peine , plus de logement le lendemain. Cet argent la sauvait : sans cet argent elle était perdue.

— Madame , allez au *visa* , lui dit , sans la regarder , le payeur.

— Au *visa* ? Et elle balbutiait.

— Oui. Pour savoir s'il y a opposition.

— Opposition ! murmura-t-elle douloureusement entre ses lèvres.

Elle avait des raisons de trembler : son mari avait des dettes.

Elle passe au bureau des oppositions , le cœur gros et la langue amère.

L'employé prit le mandat que lui présentait la veuve d'une main frémissante , et alla à un registre. Il le feuilleta , le feuilleta encore , tourna le mandat , le retourna comme s'il était embarrassé , puis revint à sa place la tête baissée : la veuve voyait son trouble , et s'en troublait davantage. Elle n'osa provoquer une parole que par un de ces regards désolés qui brisent le cœur.

L'employé allait parler : il se tut.

— Madame , reprit-il enfin , il y a opposition.

La malheureuse femme sortit en courant comme une désespérée.

En achevant ainsi sa simple narration, l'écrivain frappa sa table de sa plume, et sa plume se brisa.

Quel numéro appelle-t-on? C'est le vôtre. Prenez votre quittance: le temps presse; voici bientôt trois heures. Les écrivains, hommes et femmes, ayant cessé leurs travaux administratifs, tricotent, ou lisent des romans.

J'ai vu ces jours derniers payer les pensions militaires, et c'est une scène d'un intérêt plus vif que le solde de ces annuités que vous avez gagnées au coin de votre feu à écrire de la prose, à faire des actes judiciaires ou dramatiques. Ce sont de plus nobles combats que ceux de la bourse qui ont valu aux soldats leurs pauvres retraites.

— Monsieur, dit celui-ci, en montrant au payeur qui se sert fort bien de ses deux mains, une manche vide, monsieur, voici mon inscription.

— Mes cent francs de pension! dit un autre. Je les ai gagnés bien lentement. Dix francs aux Pyramides, dix à Marengo, dix à Austerlitz, dix à Leipsick, soixante à Waterloo; et il essuie ses yeux éteints.

Et voilà qu'entre tous ces vieux soldats il y avait un grand vieillard aux cheveux blancs qui

se bouclaient sur le collet de son habit noir à forme très antique. Pendant que tous ces troupiers parlaient garnison et batailles, en sacrant, Dieu sait comme! on voyait les lèvres du vieillard s'agiter, et sa main se lever souvent comme pour faire le signe de la croix. C'était un prêtre qui venait chercher sa pension. Voyez comment cet homme de l'autel et ces hommes du camp avaient vécu différemment pour acquérir cet argent qu'ils allaient recevoir ensemble. Que de baptêmes, de carnages; de prières solitaires, de tumultueuses orgies; que d'agitations, que de recueillement! le calme presbytère, les villes prises d'assaut; le jardin riant de la cure, les champs brûlés et dévastés! et tout cela pour venir un jour, à la caisse centrale du trésor, demander le même pain pour la même vieillesse, tout aussi caduque, tout aussi abandonnée.

Voyez-vous cet homme au teint basané, il marche sur deux jambes de bois, c'est que les véritables ont été enlevées par un boulet au siège de Saint-Jean-d'Acrc. Il a traversé tout le désert de Syrie, ainsi mutilé, porté par ses soldats: il était capitaine. — Au nom de Dieu, dépêchez-vous de me payer: mes deux jambes valent bien 900 fr. par an.

Et les pauvres veuves qui viennent là, tristes,

désolées, seules sur la terre, ne semblent-elles pas dire? « Les affections d'un époux, son dévouement, son sang qu'il a mêlé au mien pour « laisser un héritier de son nom, vous payez « tout cela soixante francs! »

Et une fausse nouvelle, qu'elle soit mauvaise ou bonne, un tour de roulette, un hasard à la loterie, font à un fat une existence opulente.

Voilà la morale des paiements au Trésor.

ERNEST FOUINET.



LES THÉÂTRES DE SOCIÉTÉ.



Parmi tous les amusements que multipliait la prospérité dont nous jouissions avant la révolution de 1830, la comédie de société occupait le premier rang. Les concerts et les bals pâlis- saient devant une soirée dramatique, et les mots *On fera de la musique*, ou bien *On dansera*, n'avaient pas, sur une invitation, l'attrait puissant de cette courte et modeste annonce : *On jouera des proverbes*. Il n'était pas de prières, pas de